title : Journal de l’Empire (1810-03-08), Théâtre français, *Les Femmes savantes*.

creator : Julien-Louis Geoffroy

editor : OBVIL

copyeditor : Camille Fréjaville (OCR et stylage sémantique)

publisher : Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL

issued : 2016

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/journaldelempire/1810/theatrefrancais/femmessavantes

source : Journal de l’Empire, Paris, Lenormant, Jeudi 8 mars 1810.

created : 1810

language : fre

# Théâtre français. *Le Malade imaginaire*, *Pourceaugnac*.

Ce spectacle, parfaitement choisi pour la clôture du Carnaval, offrait cependant une infinité d’objets regardés comme tristes et lugubres par le rapport qu’ils ont avec la maladie, et les plus déplorables misères de l’humanité : des médecins, des apothicaires, des saignées, des purgations, des lavements et un nombre prodigieux de seringues. Le génie de Molière a su répandre les couleurs les plus riantes sur ce lugubre appareil, de même que le talent de Regnard, dans *Le Légataire*, a su égayer, par les plaisanteries les plus vives, l’apoplexie, la léthargie, un malade dictant ses dernières volontés à deux notaires, et tout le cérémonial de la mort.

Pourceaugnac est bien inférieur au Malade imaginaire : ce n’est véritablement qu’une farce, et *Le Malade imaginaire* est une comédie de caractère. Molière a mêlé dans *Pourceaugnac* aux satires de la médecine, la caricature d’un niais qu’il fait venir de Limoges. Il s’en faut bien que l’on sente aujourd’hui, comme autrefois, le sel des épigrammes de Molière contre les médecins. C’était, de son temps, un corps plus importante, plus respecté, plus vénérable aux yeux du peuple par un extérieur scientifique : la robe, le bonnet, le rabat, un air rébarbatif, le latin de l’école ; tout contribuait à leur donner l’air de pédants maussades, digne gibier de comédie : ils étaient si graves et si tristes, que pendant un certain temps on les condamna au célibat, comme n’étant propres qu’à faire peur aux femmes. Les railleries sur cette étrange espèce d’animaux raisonnants, et sur leur corporation, qu’on appelait alors la faculté, devaient produire un effet bien plus piquant lorsqu’on avait sous les yeux, dans le monde, les originaux des copies ridicules que l’on exposait au théâtre. Ces copies ne nous paraissent plus aujourd’hui que des caricatures qui sentent la parade, parce que nous sommes environnés de médecins aimables, galants, enjoués, polis, élégamment vêtus, et figurant encore mieux dans les plaisirs de la société qu’au chevet d’un malade.

Pourceaugnac n’était pas sans doute le premier niais venu de sa province à Paris pour épouser une jolie fille, et forcé de s’en retourner avec les étrivières : cet illustre Limousin avait eu des modèles ; mais il a laissé une génération innombrable de copistes et de singes. Tous nos théâtres, depuis plus d’un siècle, regorgent de provinciaux plus imbéciles les uns que les autres, qui viennent se faire berner à Paris, en qualité d’époux futurs de quelque jeune et jolie espiègle qui s’entend avec son amant pour les faire déguerpir ; depuis dix ans, surtout, cette race de niais, pullule et foisonne sur tous les petits tréteaux avec une abondance merveilleuse. Il y a des acteurs qui font fortune, et qui pis est, qui se font une réputation par le naturel avec lequel ils jouent ces rôles de niais. Jamais, à aucune époque, même du temps de Guillot Gorju et de Gauthier Garguille, le genre niais ne fut cultivé avec plus d’émulation et de succès. Plusieurs emplois considérables sont dégarnis et délabrés ; celui des niais est toujours plein et florissant : chaque théâtre en st bien approvisionné ; tous sont bons. Ce n’est que ans cette partie qu’on ne s’aperçoit point de la décadence des talents : nos acteurs niais l’emportent sur tous leurs prédécesseurs ; et il n’y a pas dans tout l’art dramatique de ce genre plus fêté, plus perfectionné et plus à la mode. Ce bonheur et cette vogue ne sont que pour les comédiens qui jouent les niais ; car les auteurs qui mettent dans leurs pièces des personnages de niais, ne sont pas toujours heureux, témoin l’auteur de M. des Bosquets.